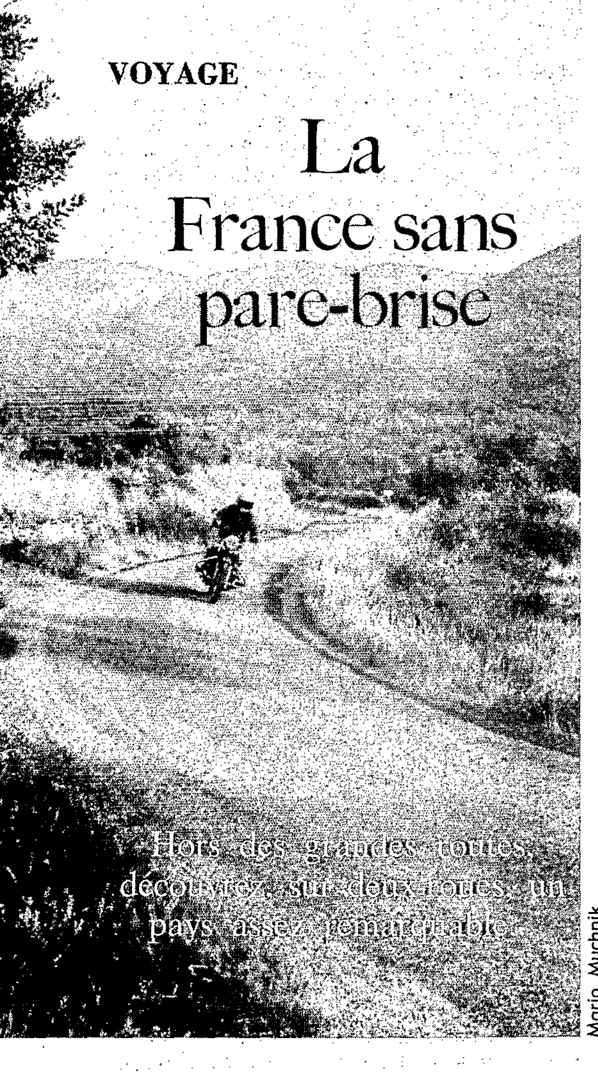
VOYAGE

La France sans pare-brise



Hors des grandes routes, découvrez, sur deux roues, un pays assez remarquable.

Mario Muchnik

● Six heures et des poussières, arrêts compris, de Montparnasse au péage d'Aix-en-Provence. Sept cent cinquante kilomètres.

Ce n'est pas important. Il faut être un peu fondu pour aimer — exceptionnellement ! — ce genre de survol vertigineux. Fou, je ne cherche pas à provoquer la juste indignation des sages. A démontrer, simplement, que la grosse moto est aussi un engin de locomotion au long cours. Efficace, fiable, plus gratifiant que n'importe quelle bagnole.

Je ne me suis pas fait peur, pas une seule fois. Interventions mécaniques : éponger de temps en temps les bestioles écrabouillées sur l'écran de mon « intégral ». A 140 km/h, cinq mille tours en cinquième sur sept mille tours disponibles, la grosse allemande se coule dans l'espace comme au ralenti. A peine un ronronnement... Au-dessus, loin au-dessus, parfois, pour quelques kilomètres de défonce anticivique, l'infinie puissance bien contrôlée apporte une jubilation étrange et profonde. A la longue, seulement, la nuque tirée en arrière par le formidable vent apparent se fatigue un peu. Il faudrait un carénage, pour faire ça souvent.

Avalée vite, l'autoroute est un curieux festin. On perçoit le monde qui change de segment en segment, mais de loin, comme par intuition. La France des grandes nationales est ruinée, infecte. La France des infimes départementales est exquise. La France des autoroutes n'existe pas. Un ruban de non-être, une abstraction cinétique.

Sans doute, vous n'allez pas déplier dès maintenant les cartes Michelin 84, 81, 77 et suivantes, celles que je glisse ouvertes au bon feuillet dans la poche transparente de ma sacoche de réservoir. Mais, si vous voyagez par là, ça peut servir. Surtout un jour de rentrée massive. Le long de cet itinéraire fantaisie, étudié et marqué au crayon feutre, cent-cinquante kilomètres de plus que la route directe, dix mille fois plus de virages, j'ai dû doubler ou croiser une douzaine d'autos en tout, y compris la « 2 ch » jaune du facteur rural. En compensation, un pays assez remarquable, la France. Ça fait drôle d'en dire du bien, après les cancers côtiers, après les menaces immobilières que j'ai fréquentés cet été...

Premier jour. Un zeste de route Aix-Avignon, dans la cohue et l'urbanisation sauvage. Presque tout de suite, sur la droite, l'infime N. 543 vers Rogne, Lourmarin et la montagne du Luberon. Jusqu'à Apt. Attention, Apt et sa région paradisiaque, Gordes, Roussillon. Très beau. Mais on y trouve toute la « rive gauche », depuis que Saint-Tropez, voyez-vous, n'est plus possible.

Après Apt, toujours par la 543, Saint-Saturnin, le plateau du Vaucluse jusqu'à Sault, Aurel au pied du mont Ventoux. Parti tard, c'est là que j'ai déjeuné, fameuse omelette aux truffes, dans la salle fraîche et vide de l'auberge du patelin. Le « gros cube » était béquillé près de la fontaine, sous un platane.

Quelle route, en apéritif ! Rochers, soleil, garrigues de thym, champs de lavande mauve, hameaux des anciens temps, virages capricieux, ponts de pierre sèche et cigales. Le pays intouché dort dans la chaleur. Des fermes en forme de châteaux, loin de tout. Cette impression que le monde est vide tout alentour, et qu'on est seul en mouvement dans une paix provençale infinie. Un ruisseau à truites. A Aurel aussi, la paix.

Châteaux et villages forts

Après le café, conférence avec trois cantonniers qui déjeunaient là et la patronne. Elle a fait du moto-cross, en son temps ! On parle moto et, ensuite, d'autre chose. C'est drôle : en deux-roues, les gens se sentent autorisés à parler. On n'est pas vraiment touriste ni bourgeois comme au sortir d'une berline. Affranchi. Accessible. Tutoyé.

Contact, la béquille latérale qui claque, le bal savoureux de la Provence recommence son cinérama. D. 72, D. 5 le long de l'Ouvèze, dos tourné au Ventoux. Nyons, Montbrison, Dieulefit par la 538, vers Crest. J'évite exprès Vaison-la-Romaine. Pas de classique, surtout, pas d'événement. Avec un tel mode d'emploi, la France ordinaire est bien assez extraordinaire.

De Vaucluse en Drôme, le paysage change insidieusement et la moto ne laisse perdre aucune nuance de la métamorphose. Le rythme des virages traduit la vérité du relief. Les châteaux et les villages forts se perchent sur des pitons. Parfois on est dans la vallée, parfois on la domine pour y recouler par des chapelets d'épingles.

Vers Romans et Beaurepaire, des routes infimes toujours, coupées de vallons et d'heureux accidents. Fini les senteurs emmêlées de lavande, de rocaille chaude et d'herbes à civet. Je reçois des symphonies modulées de blé mur, de foin coupé, de luzerne, avec les temps forts près des fermes : compost et étable tiède.

Montagnes russes qui font basculer le pays. D'en haut, défilement des damiers jaunes et verts. Le dessin des sols change à vue d'œil. On ne le voit pas, comme à travers une portière d'auto, à travers un cadre de télé. Au contraire, le pays vous enveloppe, dessous, dessus, autour, partout, et en mouvement. Même modérée, la vitesse fait comprendre les transformations, les montre du doigt comme une histoire. Un bien ? Un mal ? En tout cas, une révélation.

A Vienne, le 31 juillet, je reprends l'autoroute, pour voir. Théorie gluante de caravanes, de yachts en remorque, de « caisses » familiales. Prêts à s'entre-fracasser pour une place volée, les gens des autos font preuve à mon égard d'une mansuétude paternelle. On se serre pour me laisser un couloir, à gauche. De la peur, de l'envie, de la bonté ? Je ne suis pas un rival. D'où une quiétude, un merveilleux repos en marge de l'agression.

Echappé de la cage

A Tournus, il commence à se faire huit heures du soir. Je sors du carrousel. Heureusement, en ville, les hôtels comme il faut sont bondés. Un chemin de campagne. *« Par là, t'as une chance »*, me dit un gamin en cyclo. Une chance, en effet, le rendez-vous des pêcheurs locaux, au creux d'un coude de la Seille.

Sortie d'autoroute à Beaune, le lendemain. Un autre pays, aussi beau. Bligny et la D. 33 le long du canal de Bourgogne, vers Pont-de-Pany. Carte n° 65. Douceur, richesse des vignes et des prés épais. Les arbres et le soleil font une peau de léopard sur la route. Personne. Sauf un yacht anglais, sur le canal en contrebas, qui attend d'écluser. Une vieille tricote dans les fleurs, devant la petite maison de l'éclusier.

Sur ma route infime, un chemin vicinal encore plus infime, à gauche. Barbiray-sur-Ouche. Un nom qui vous appelle. Des lieues et des lieues d'immuable campagne. Vaches, bouses, flac ! Attention. La vie à l'air douce à Barbiray, vu que la grosse moto n'est pas une bonne clef pour les vrais problèmes paysans. Mais pour regarder et renifler la France, oui, sans aucun doute.

Des odeurs différentes, encore. Le petit coup de frais en traversant des bois sombres. Des nuages gris, une autre sorte de vent. Ça compte, en moto, le temps qu'il fait. Une ondée, bonne au goût. J'accélère pour en sortir. Derechef, le soleil. Mon ombre s'allonge à droite, à gauche, selon le cap, et m'accompagne. Je savoure la Bourgogne. Et voilà l'odeur, le rythme de Paris, bientôt. Neuf cents kilomètres au compteur journalier et la plus propice, la plus douce des aventures exploratrices. Il n'y a pas que la France polluée, dès qu'on cherche !

On peut le faire en voiture ? Bien entendu. Mais jamais avec cette ouverture, cette perméabilité. La moto qui vous prolonge au lieu de vous enfermer n'a pas d'inertie appréciable, elle favorise les détours, les impulsions, vous fait disponible. Echappé de votre cage.

JEAN-FRANCIS HELD